

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 90 - 1995 - Fasc. 3

SOMMAIRE

- Le collège jésuite : de la forme scolastique à la forme scolaire, par PHILIPPE ROJON
- Découvertes archéologiques orientalisantes aux Roches-de-Condrieu (Isère) par FRANCK DORY
- Un domaine de bourgeois viennois.
De la fin du XVI^e au début du XIX^e, histoire d'un lieu-dit :
Le ravinet à Chuzelles, par GILBERT ROCHE
- Les religieuses de Saint-Bernard achètent deux ruelles en 1641,
par RENÉE BONY
- Les Ursulines repoussent une ruelle qui partageait leur enclos,
au XVII^e siècle, par RENÉE BONY

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES "AMIS DE VIENNE"

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE
pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la Ville
et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts).

Pour 1995

| | |
|--------------------------------|-----------|
| Le numéro | 50,00 F. |
| Retraités et étudiants | 115,00 F. |
| Abonnement annuel normal | 135,00 F. |
| Abonnement de soutien | 150,00 F. |

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des "AMIS DE VIENNE"

3-5, Rue de la Table Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles
l'entière responsabilité des opinions émises.

EN COUVERTURE :

Médaille de cuivre - module de 50 mm. BORREL, graveur 1870 -
frappée lors de l'inauguration de la statue de Ponsard à Vienne, le 15 mai 1870
Cl. R. Lauxerois



Publié avec le concours du Conseil Général de l'Isère
des villes de Vienne, Sainte-Colombe et Saint-Romain-en-Gal

ATTENTION !

TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Nous vous prions de payer votre cotisation dans les meilleurs délais.

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE" POUR L'ANNÉE 1995

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

.....
.....

TARIF ABONNEMENT pour 1995 :

Abonnement de soutien 150 F.

Abonnement normal 135 F.

Étudiants - Retraités 115 F.

A retourner, accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

"Amis de Vienne" - 3-5, Rue de la Table ronde - 38200 VIENNE

ACTIVITÉS

- Lundi 16 Octobre :
PAUL CEZANNE - Son œuvre de jeunesse, ses recherches dans le domaine de la couleur.
- Lundi 27 Novembre :
PAUL CEZANNE - Son évolution vers un art plus structuré, son rôle dans l'avènement du cubisme.
- Mercredi 6 Décembre, à 10 h. :
MUSÉE DES TISSUS DE LYON - Présentation de l'exposition temporaire sur les "premiers papiers peints" dont la vogue fut grande à la fin du XVIII^e siècle.
- Lundi 22 Janvier :
ROBERT ET SONIA DELAUNAY - Couleur, lumière, musicalité, mouvement chez Robert Delaunay. Le rôle de Sonia dans l'évolution de la mode et de la haute couture.
- Vendredi 16 Février, à 10 h. 15 :
MUSÉE SAINT-PIERRE A LYON - Présentation de l'exposition AUGUSTE RAVIER, peintre lyonnais.
- Jeudi 11 Avril :
PAUL KLEE - Couleur, lumière, poésie et intériorité dans l'œuvre de Paul Klee.

PRIX : Abonnement pour 4 conférences : 200 F. Conférence à l'unité : 60 F.

Le prix des expositions n'est pas compris dans l'abonnement, il vous sera communiqué lors des premières conférences.

RENDEZ-VOUS AU LOCAL DES AMIS DE VIENNE : 3-5, Rue de la Table Ronde à 14 heures. Pour la réalisation de ces conférences, un minimum de 20 personnes est nécessaire. Inscription auprès de Mme SEGUIN - Tél. 74.85.27.89 ou Mme THEVENET - Tél. 74.53.36.51

Mercredi 25 Octobre, à partir de 17 h. 30 - 3, rue de la Table-Ronde, présentation et vente des ouvrages suivants par leurs auteurs :

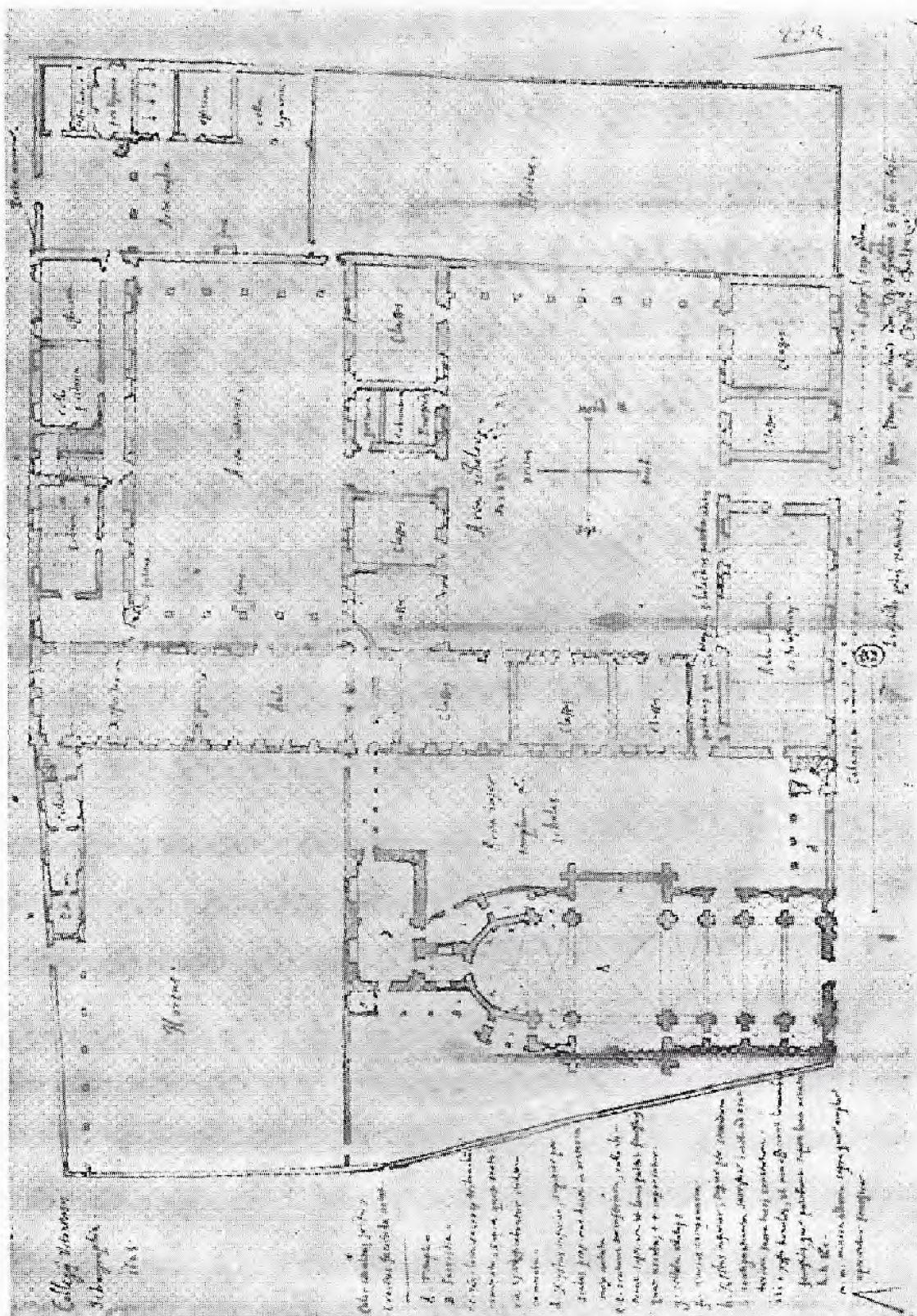
- "L'Empereur Claude" par Jean Melmoux
- "La carte archéologique de la Gaule : Isère" par André Pelletier et Franck Dory
- "Vienne au Moyen-Age" par Marcel Paillaret

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 90 - 1995 - Fasc. 3



*Plan du Collège de Vienne en 1625 (Bibl. Nat. Estampes, H. d. L. b. Fol. 253)
Fac-similé*

LE COLLEGE JÉSUIITE : **de la forme scolastique à la forme scolaire** **à travers l'exemple de Vienne (Isère)**

par Philippe ROJON*

Dans une cité comme Vienne, l'histoire fait partie intégrante de notre quotidien. Du théâtre antique au temple, les édifices publics sont une véritable richesse pour l'historien et chaque pas est autant de sauts dans le passé.

Le collège Ponsard fait partie de ces bâtiments qui vous "parlent" et le travail du chercheur est de lire cet édifice comme on lirait les différentes strates géologiques d'une falaise pour mieux en comprendre l'histoire. Cette lecture, dans le cas d'un édifice scolaire peut permettre de réfléchir non seulement sur l'architecture, mais aussi sur la pédagogie, la place accordée à l'enfant dans la société et dans la famille, sur le rapport entre l'école et le monde.

Au travers de cette réflexion, nous voulons vous proposer un autre regard sur cet édifice que l'on perçoit parfois comme une prison ou une caserne.

Pour une nouvelle forme de clôture.

Les collèges de la fin du Moyen-Age et de la Renaissance sont souvent conçus comme des couvents ou des forteresses et la "forme scolaire" est étroitement liée aux règles de la vie monastique, à savoir : clôture, obéissance, vie en commun, séparation en petits groupes, surveillance constante, chasteté, silence, austérité du régime de vie, occupation continue, code pénitentiel.

* Extrait de la thèse de Doctorat intitulée *"Les facteurs de conceptions de la forme architecturale de l'école... de la clôture scolastique à l'ouverture pédagogique"*

Le principe de clôture est exprimé très clairement dans la règle de Saint Benoît qui est sans doute la règle monastique la plus révélatrice et la plus complète.

“A la porte du monastère, on placera un sage vieillard qui sache rapporter et recevoir un message, ce portier devra avoir son logement près de la porte” ... “Le monastère doit être aussi construit que toutes choses nécessaires, c’est-à-dire : cour, moulin, jardin, ateliers divers, soient employées à l’intérieur du monastère de sorte qu’il n’y ait pas besoin pour les moines d’aller au dehors, car ce n’est pas de tout avantageux pour leurs âmes” (1), “Personne ne se permettra de rapporter à un autre tout ce qu’il aura vu ou entendu hors du monastère car c’est une cause de fréquente ruine” (2).

Les premiers collèges, très stricts, font de la clôture une condition essentielle de leur fonctionnement. En 1598, une réforme précise un ensemble de règles : *“Les chefs de collège auront un portier chargé de veiller avec soin à ce qu’aucun élève ne sorte du collège sans la permission du chef ou de son suppléant (...) Les portes du collège seront fermées, au plus tard à neuf heures. Le chef du collège aura seul les clefs, et c’est à lui seul que chaque jour, après les portes closes, les clés seront remises par le portier” (3).* Ces mêmes règlements stipulent que les collèges ne doivent avoir qu’une porte unique sur l’extérieur.

Les lois collégiales de l’académie du Béarn définissent très précisément l’emplacement et le fonctionnement des portes ainsi que les qualités requises pour être portier : *“Et au dict Collège sera faicte une porte en tel endroit qu’on advisera le plus propre et commode sans qu’il y demeure autre ouverture pour y entrer et sortir. A ladicte porte sera mis un portier qui saura écrire lequel ne laissera entrer ou sortir sinon ceux qui luy sera permis” (4).* Le règlement du Gymnase de Nîmes n’est pas moins explicite : *“l’on prémunira cette jeunesse contre les dangers de la vie libre que mènent ailleurs les écoliers”.* Parfois cette clôture est encore plus stricte, s’étendant même pour les externes aux limites de la ville que l’on ne pouvait franchir sans la permission du recteur ou du principal.

Pour Snyders (5), cette clôture monastique s’exprime non seulement

1 - Règle de Saint-Benoît. Règle 66

2 - Règle de Saint-Benoît. Règle 67

3 - THERY Histoire de l’éducation, tome 2, p; 366-367 Cité par CAPUL p. 39

4 - Collège d’Orthez et de Lescar 1568-1577, cité par CAPUL

5 - SNYDERS (G) La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles, P.U.F., Paris 1965 P. 72-73

dans la similitude architecturale mais chez les Jésuites par l'utilisation de la langue latine comme une langue vivante (alors qu'elle est étudiée comme langue morte chez les Oratoriens) : *"la langue latine est presque l'équivalent de l'internat : définir un univers pédagogique nettement séparé du monde quotidien"*.

Au fil des siècles, cette clôture va s'éloigner du modèle monastique, et devenir une coupure relative, le collège n'étant pas un lieu d'emprisonnement mais *"une préparation au monde par simulation"* (6). Il devient dès lors un lieu coupé du monde préparant au monde : *"le terme de clôture assimile le collège à un couvent dont les pensionnaires seraient les religieux. L'identification paraît excessive : le religieux est mort au monde, il doit faire l'abstraction de son passé. Le pensionnat au contraire, loin d'imposer un style de vie commun, respecte et entérine les différences sociales, limitées seulement du fait de l'étroitesse de l'échantillon représenté. Le jeune aristocrate y pénètre avec tout l'arsenal propre à sa condition : un gouverneur qui l'initie à l'habitus guerrier et au maniement des armes; un précepteur surveille ses études : un ou plusieurs domestiques veillent à son confort"*. (7)

Cette nouvelle forme de clôture va s'exprimer sur tout le territoire dans un nouveau type architectural de collège, le collège jésuite.

Il est sûr que les Jésuites voulaient, non pas une clôture au sens strict pour leurs élèves mais ils désiraient avant tout un monde suffisamment clos pour mettre en œuvre leur pédagogie. A Vienne, même si la ville possédait depuis longtemps un collège, les Jésuites, dès 1606 exigent comme dans toutes les autres villes la construction d'un collège neuf.

On ne peut pas dire qu'il y a un collège jésuite type, parce que dans chaque ville le collège a sa propre histoire et est souvent bâti à partir de constructions déjà existantes que l'on réaménage sur de longues périodes, annexant au fil des ans les pâtés de maisons voisins reliés entre eux par des galeries. Très rarement, les collèges jésuites sont bâtis entièrement sur des terrains vierges de toutes constructions sur lesquels on pourrait reproduire en grand nombre le même édifice. A Vienne,

6 - CAPUL (M) **Internat et internement sous l'ancien régime. Contribution à l'histoire de l'éducation spéciale.** Thèse d'état, publication du centre technique national d'études et de recherches sur les handicaps et les inadaptations, 4 tomes, Paris 1981, tome 3 la pédagogie des maisons d'assistance, p. 268.

7 - COMPERE (M/M) **Du collège au lycée (1500-1850).** Paris. Gallimard Julliard Coll. Archives p. 103

l'emplacement prévu pour la construction du collège couvrait la superficie de près de deux cents maisons particulières dont les propriétaires furent expulsés après de longs et dispendieux procès (8).

Quoi qu'il en soit, on peut tout de même mettre en évidence quelques traits caractéristiques reflétant l'organisation militaro-religieuse de l'ordre de bon nombre de collèges bâtis par les Jésuites chez qui la clôture topologique fait figure de préoccupation première (9) : *“les collèges devaient se composer réglementairement de deux cours entourées de bâtiments sur leurs côtés. La première servant aux classes, a presque toujours l'un des côtés fermé par l'église à laquelle est accolée, en conséquence, une galerie couverte. Il résulte de cette combinaison que la porte d'entrée est forcément dans l'axe de cette galerie et que l'église y a un accès par le flanc latéral. Les trois autres côtés de la cour ne reçoivent pas de portiques afin de laisser libres les fenêtres des classes, ainsi que leurs portes un peu basses, surmontées aussi elles mêmes quelquefois d'une petite ouverture. La deuxième cour, plus ou moins grande servait au logement des pères et quelquefois aussi au pensionnat qui accompagnait le collège d'externes principalement destiné aux enfants de la ville. Cette cour reçoit rarement un portique sur toutes ses faces; il y en a toujours en prolongement de celui de la première cour et souvent un autre sur la façade opposée”*. La construction générale est simple et économique, les villes faisant presque toujours les frais de ces constructions, elles ne peuvent “subvenir à des ornements dispendieux”. En conséquence, les embellissements que l'on peut constater appartiennent pour la plupart, à la fin du XVII^e siècle ou au commencement du XVIII^e siècle.

Les caractéristiques architecturales de la clôture jésuite

Cette clôture s'exprime très directement dans la conception architecturale des bâtiments; le collège jésuite a un minimum d'ouvertures donnant sur le dehors et un maximum sur les cours intérieures carrées ou rectangles fermées par les bâtiments. Au collège de Mauriac, les Jésuites vont même jusqu'à faire boucher les fenêtres des maisons voisines donnant sur leur jardin.

8 - CHARVET (L) Étienne Martellange 1569-1641. Mémoire de la société littéraire, historique et archéologique de LYON. 1872-1873, p. 14

9 - CHARVET (L) Étienne Martellange, p. 14.

Cette clôture jésuite comme nous l'avons dit n'est pas une limite forte, elle doit ménager un lieu pour son franchissement, ce lieu est bien sûr la porte qui joue un grand rôle symbolique dans l'architecture jésuite. La porte et surtout la porte de l'église est souvent le seul élément qui peut bénéficier d'une décoration : *"les portes marquent le lieu d'interruption d'une limite en principe non franchissable, elles expriment le contrôle des franchissements et les renforcements de fermeture qu'exige le ménagement des ouvertures"*. (10)

L'emplacement même des portes était étudié avec beaucoup de rigueur, un frère portier est placé à l'entrée, un autre portier surveille aussi les accès au pensionnat quand il y en a un.

Pour renforcer encore cette impression de coupure du monde, le collège doit éviter le centre ville et surtout la proximité des cabarets, tout en restant dans l'enceinte. Le compromis entre les deux fait que les collèges s'installent souvent contre le mur d'enceinte (Tournon, Castres, Bazas). L'importance de ce facteur est démontrée dans l'exemple du collège d'Aix : n'ayant pas de terrain assez vaste à l'intérieur de l'enceinte, la ville achète une propriété *"hors les murs pour la faire enclore de murailles qui seront jointes aux anciennes murailles de la ville"* (11).

Dans certaines villes, le collège est entouré d'une sorte de zone-tampon où les habitants et surtout les commerces, sont bien plus souvent et sévèrement contrôlés que partout ailleurs dans la ville.

La quadrillage des individus fonctionne comme une clôture supplémentaire, l'architecture permettant la distribution dans des espaces spécifiques des différentes catégories d'écopiers. Le pensionnat est une véritable enclave dans le collège. L'église est placée au centre du collège et partage celui-ci.

A ce quadrillage de l'espace est ajouté celui du temps, très cher aux Jésuites. Cet intérêt pour la maîtrise du temps se caractérise par la présence systématique d'horloges et de cadrans solaires sur les façades des bâtiments jésuites. A Vienne, cette volonté est flagrante lorsque le 29 juin 1615, les Jésuites obtiennent que l'on place l'horloge de la cité dans la pavillon qui surmonte le centre de la façade principale et qui est vu de toute la ville.

10 - PAUL-LEVY (P) et SEGAUD (M), **Anthropologie de l'espace**, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, p. 63.

11 - SNYDERS (G), **Histoire de la pédagogie**.

Rien n'est laissé au hasard, l'aspect rectiligne des constructions annule les effets des répartitions indécises, la disparition incontrôlée des individus, leur circulation diffuse. Il y a des points stratégiques pour exercer la surveillance, ainsi à La Flèche : "Pendant que les pensionnaires montent ou descendent le matin et le soir, il faut que les préfets observent ce qui se passe du haut de leur escalier".

Chez les Jésuites, on isole l'élève fautif au cachot, par peur de contagion. Ce cachot est à la fois chambre des méditations et chambre des remords et est souvent orné de tableaux évocateurs "*où les jésuites introduisent les plus grands pêcheurs qui voyaient en icelle chambre, les portraits de plusieurs diables et diverses formes épouvantables (...) pour esbranler leurs esprits*" (12). Le fait que le collège jésuite "*est un monde clos et protégé, étranger aux passions et aux préoccupations contemporaines*" (13) est incontestable, il semble plus juste de nuancer cette notion de clôture.

La forme architecturale de l'ouverture

Comme nous l'avons vu, les Jésuites attachaient beaucoup d'importance dans la conception et réalisation des portes et portails. Seule véritable décoration de l'édifice, la porte jésuite organise plus que jamais le franchissement contrôlé de la limite.

Le collège jésuite n'est pas aussi isolé que cela, pour preuve cette volonté d'avoir le moins possible de pensionnaires pour ne pas privilégier la surveillance au détriment de l'enseignement, ce qui fait dire à Durkheim : "*les Jésuites montrèrent pour l'internat plus d'éloignement que de sympathie*" (14).

Outre les maîtres de danses, de musique et de dessin et toute une foule de perruquiers, tailleurs, cordonniers, blanchisseurs qui fréquentent quotidiennement le collège, les habitants de la ville ont l'occasion de rentrer au collège, ne serait-ce que dans l'église et la salle des déclamations qui sont aussi des lieux largement plus ornés que les autres.

12 - Texte de 1610. Pamphlet anonyme dirigé contre le père Coton, confesseur de Henri IV. Cité par DUPONT-FERRIER (G) *Du collège de Clermont au lycée Louis le Grand*. Paris 1921.

13 - COMPERE (M.M) *Du collège au lycée* (1500-1850), Gallimard-Julliard, collection archives France 1985, p. 103 (voir particulièrement le chapitre VII, p. 103 à 110, "Un monde clos").

14 - DURKHEIM (E), *L'évolution pédagogique*, tome 2, p. 87.

L'église

Le collège en tant que lieu d'enseignement et de vie de congréganistes se doit d'intégrer en ses murs une église. Le collège ne doit pas être seulement un lieu d'enseignement religieux mais un lieu chrétien dont l'église doit être ouverte à un grand nombre de personnes. Cette église ne peut pas jouer le rôle de paroisse, mais doit tout de même avoir une grande place dans la vie religieuse locale, le succès d'un collège se mesurant *"non seulement à l'effectif et aux succès des élèves, mais aussi au nombre des confessions entendues et des communions distribuées, et à l'assistance du public aux exercices et aux sermons"* (15).

Bien souvent, les chapelles déjà existantes dans les collèges dont prennent possession les Jésuites sont trop petites puisqu'elles ne servaient qu'aux élèves; cet état de fait nécessitant la construction d'une église bien plus vaste, disposant de plusieurs chapelles. La place de l'église au sein même du collège a beaucoup d'importance, mais la plupart du temps, les Jésuites héritaient de bâtiments où l'espace était saturé, et le souci d'orienter convenablement l'église était second par rapport à celui de trouver un terrain sur lequel, faute d'argent, allait se construire sur une période de plusieurs années, cette église que l'on voulait accueillante.

Parfois même, l'église ne pouvait être intégrée au collège et se trouvait de l'autre côté de la rue, reliée par une galerie portée par des arcades (Amiens, Dôle, Bordeaux, Marseille, Montpellier, Poitiers...) ou parfois par un souterrain.

Heureusement, dans la majorité des cas, l'église fait partie de l'édifice, et c'était la tâche principale que de bien l'intégrer au collège et à la ville. Pour ce faire, l'axe de l'église est en général perpendiculaire à la voie qui longe la façade principale du collège. Cet esprit d'ouverture de l'église est caractérisé par le fait que bien souvent, elle est édifiée en retrait, créant ainsi une petite place, à la fois pour faciliter la circulation et la réunion des habitants assistant aux offices, et aussi pour ménager la vue de l'édifice. A Lyon par exemple, les abords du collège furent dégagés lors de la construction de celui-ci, à La Flèche, Martellange a beaucoup insisté pour obtenir cette petite place.

Au fil des siècles, l'église perd de sa superbe dans les collèges

15 - MOISY (P), Les églises des Jésuites de l'ancienne assistance de France, p. 307, 1958.

jesuites et peu à peu c'est un bâtiment qui se distingue moins, c'est peut être le signe que les Jésuites se sentaient de plus en plus professeurs et de moins en moins prêtres ?

La salle des déclamations

Les villes du XVII^e siècle sont très intéressées par les manifestations de l'art oratoire prévues par le Ratio Studiorum, et cela est rarement absent des contrats passés entre les Jésuites et les villes. Pour Vienne, on peut lire que l'entrepreneur peut disposer de 150 arbres des forêts du Roi pour *"faire les bancs des classes, pupitres, théâtres et autres agencements nécessaires auxdictes classes, sale de déclamation, librairie et ailleurs audict collège"* (16).

A Montpellier, par exemple *"Seront lesdictz jésuites obligez de faire des déclamations qui ont acoustumé d'estre faittes chacun an le second jour de may et une action publique auparavant le temps des vacations pour former leurs escoliers, leur donner de la grâce et de l'assurance, et faire cognoistre au public le proffict qu'ils auront faict en leurs estudes"* (17).

Pour une telle activité il fallait un lieu spécifique; toutes ces représentations n'avaient pas lieu au sein même du collège, la cour ne pouvant servir qu'un été. Elles trouvaient place dans l'enclos d'une abbaye amie, sur la place du marché, dans la grande salle ou dans les jardins d'un château. A Vienne, en 1621, la salle n'est pas encore contruite puisque les consuls assistent *"à ung jeu faict par les escoliers dans la grande cour"* (18). On occupe aussi souvent l'église qui est la salle la plus vaste du collège et qui a déjà une tradition d'accueil des habitants, mais petit à petit, les sujets de ces déclamations sont de plus en plus profanes, l'église n'est dès lors plus le lieu idéal.

On décide de construire l' *"aula declamationum"* ou salle de déclamation, on la dénomme aussi salle des actes, salle des actions, salle pour les actions scolastiques. Cette salle est *"...un lieu d'échange symbolique entre la congrégation enseignante auteur, les élèves acteurs et*

16 - Archives de Vienne GG 54 et BB 91 fol. 20 (14 fév. 1619).

17 - Archives municipales de Montpellier 1655-56; cité par DE DAINVILLE (F), **L'éducation des jésuites XVI-XVII^e siècles**, textes réunis par COMPERE (M.M.), service d'historien de l'éducation I.N.R.P., Éditions de Minuit 1978, p. 481.

18 - Archives de Vienne.

le public urbain, parents d'élèves, municipalités bienfaitrices du collège, notabilités locales" (19). Dans cette salle appropriée, le théâtre scolaire donne un nouveau rôle à la clôture jésuite : *"faisant entrer dans l'univers artificiel du collège, les préoccupations de la cité, mouvement inverse de celui qui, par la représentation publique, donnait à voir à la ville l'excellence d'une pédagogie"* (20).

Cette salle devait être bâtie de sorte qu'elle soit accessible à la fois de la rue et de la cour des élèves, elle est généralement installée au rez-de-chaussée. Les dimensions varient en fonction des collèges et de l'intérêt de la ville pour les spectacles car bon nombre de ces salles contribuaient au prestige des cités.

Parfois, entre deux représentations, elle sert de salle de réunion pour des congréganistes de la sainte Vierge. Ce double usage exigeait donc une décoration particulière, entre autre, une cloison mobile fermant la scène. A Caen, cette salle était décorée à la fois d'évocations symboliques des titres de Marie, de portraits de saints dévots de la vierge, de textes de l'écriture et des pères, et de devises (21). Ces congréganistes *"réalisaient d'ailleurs la synthèse des usages de la salle en représentant eux-même à l'occasion du Nouvel An ou des Quarante Heures, des sujets religieux"* (22). Cette salle est souvent l'unique salle des fêtes de la cité, et elle servait parfois aux magistrats de la ville ou à des comédiens.

Une autre occasion importante "d'ouvrir" le collège à la ville par l'intermédiaire de cette salle des déclamations est la distribution des prix, qui est la grande cérémonie de "clôture" de l'année scolaire, se déroulant toujours dans un grand appareil. Cette cérémonie est souvent un des moments majeurs dans la vie des cités et se terminait généralement par une représentation théâtrale...

Le collège de Vienne comme nous l'avons vu, n'est pas un exemple unique de la forme jésuite est abondamment répandu dans toute la France avec les mêmes caractéristiques. Mais, à l'heure où l'espace scolaire tend à s'ouvrir sur le quartier et donc à disparaître, il semble important aujourd'hui de reconsidérer et de préserver ce patrimoine...

19 - JULIA (D), *Les sources de l'histoire*, p. 30-31.

20 - CHARTIER, *l'Éducation...*

21 - DE DAINVILLE (F), p. 486.

22 - DE DAINVILLE (F), p. 486.

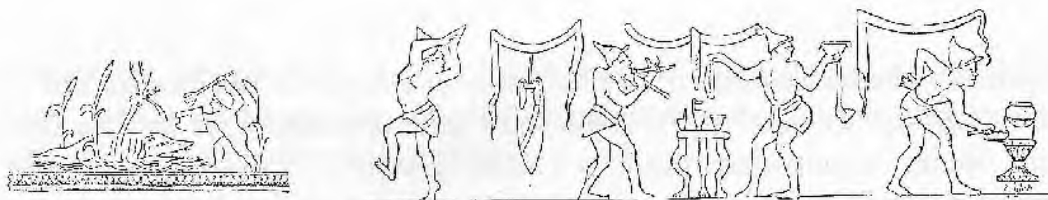


Figure 1
Enoché alexandrine et son décor
 (CAG 38/1, p. 151)

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES ORIENTALISANTES AUX ROCHES-DE-CONDRIEU (Isère)

par Franck DORY*

A une douzaine de kilomètres en aval de Vienne, au débouché d'un des principaux défilés de la Vallée du Rhône, la commune des Roches-de-Condrieu a les moyens de s'enorgueillir d'un riche passé gallo-romain de par la découverte ancienne de vestiges du plus haut intérêt archéologique et muséographique dont elle soupçonne à peine l'existence (1).

A l'occasion de nos travaux d'inventaire archéologique du Viennois (2), nous avons été amené à signaler quelques trouvailles effectuées sur les bords du Rhône au cours du XIX^e siècle. Ces découvertes, mentionnées en leur temps par de savants archéologues, sont relativement passées inaperçues au niveau local voire régional et méritent que l'on revienne sur la question.

A/ UN VASE EN BRONZE ALEXANDRIN (fig. 1)

En 1861, sur les bords du Rhône, "parmi les ruines d'une villa romaine au pied des Roches-de-Condrieu" (selon Charvet) ou encore "en face de Condrieu" (d'après Salomon Reinach) (et non "à Condrieu" comme l'écrivit A. de Ridder), on découvrit une œnochoé en bronze haute de 0,21 m. (3) en compagnie d'autres objets précieux sur lesquels nous reviendrons plus loin.

* Professeur d'histoire-géographie. Membre du comité d'élaboration de la carte archéologique de l'Isère (coll. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

1 - Existence rappelée in / A. Pelletier, F. Dory, W. Meyer, J.C. Michel, *Carte archéologique de la Gaule*, 38/1; *l'Isère*, Paris, 1994, p. 151-153.

2 - Outre la CAG 38/1, cf. nos mémoires de maîtrise et de DEA ainsi que nos articles parus dans le *B.S.A.V. et Évocations* de 1988 à 1990 et 1994 + *l'Indépendant du Viennois* de septembre 1992 à avril 1993 (sur la Via Agrippa).

3 - Une œnochoé est un vase de type grec servant à mélanger l'eau et le vin.

Durant de nombreuses années le vase en question appartient à l'antiquaire viennois Charvet avant d'être cédé au musée du Louvre en 1888 où il est toujours exposé (4). un descriptif assez complet en a été donné par l'éminent archéologue Salomon Reinach (5). L'œnoché en bronze présente deux scènes figurées qui se déroulent tout autour de la panse et du col.

Sur la panse du vase sont figurés, dans des attitudes grotesques, quatre danseurs ou grylles coiffés de bonnets pointus et vêtus d'un simple caleçon. L'un d'eux attise le feu d'un brasier sur lequel est posé un vase; un autre tient une bandelette, un vase et un puits; le troisième joue de la double flûte; le quatrième danse en frappant des cymbales. Au milieu se trouve une table à trois pieds portant des vases tandis que dans le champ on aperçoit trois bandelettes et une amphore suspendue à l'une d'elles.

Quant au col du vase, il porte une scène toute égyptienne : un pygmée casqué, armé d'un bouclier et d'une massue, attaque un crocodile du Nil. L'eau est figurée par des lignes incisées, le paysage par des plantes aquatiques.

Enfin, l'anse du vase est ornée à ses deux extrémités d'un protomé de cheval et d'un masque de tragédie; dans l'une et l'autre de ces figures les yeux sont incrustés d'argent, le corps de l'anse étant décoré d'un rameau à feuilles argentées.

La provenance de ce vase est suggéré par le caractère alexandrin des bas-reliefs souligné par Salomon Reinach qui s'insurge contre l'opinion de Froehner qui penchait pour un décor étrusque et une anse restaurée au III^e siècle (6). A. de Ridder, pour sa part, esquisse un rapprochement avec les thèmes égyptiens des mosaïques de Portus Magnus et Palestrina (Préneste) (7). Nous opterons donc pour une œnoché originaire d'Alexandrie d'Egypte aux temps de l'occupation romaine...

4 - A ce propos, nous tenons à remercier M. François Baratte, ancien conservateur au musée du Louvre, qui a bien voulu nous transmettre un cliché du vase pour publication (dans le *B&AV*, 1988, p. 114 ; *Évocations*, 1988, 4, p. 147 ; La *CAG* 38/1, p. 151 et dans ce numéro).

5 - S. REINACH, Art. dans *La Gazette des Beaux-Arts*, 1894, I, p. 29 ; IDEM, *Antiquités nationales - Bronzes figurés de la Gaule romaine*, 1894, n° 394 ; IBID., *Répertoire des reliefs grecs et romains*, 1912, II, p. 291.

6 - FROEHNER, *Les musées de France*, 1873, p. 75 (et 1872, planche 15).

7 - A. DE RIDDER, *Musée du Louvre - Les bronzes antiques*, 1913, p. 104 et fig. 52. Voir aussi J. LECLANT, un aspect d'influence alexandrine : les scènes nilotiques exhumées en France, in *Alessandria e il Mondo ellenistico-romano, Studi in onore di Achille Adriani*, Rome, 1984, p. 442.

B/ UN SIÈGE EN BRONZE

Dans le même contexte archéologique que celui du vase précité "en 1861, parmi les ruines d'une villa", on mit au jour les éléments d'un siège en bronze qui furent acquis par M.E. Chaper, antiquaire grenoblois dont la riche collection fut malheureusement dispersée après 1945. Ce siège a néanmoins livré l'inscription suivante on ne peut plus fragmentaire (8) :

[Eut ?] YCH[es ?] / [vi vir ?] / VC /
[...] Vs / [...] Vs F[...] DAP [...] I
[...nus ?].

Il pourrait donc s'agir d'une inscription concernant un certain Eutychès, surnom d'origine orientale que l'on rencontre chez des esclaves ou des affranchis tel cet utriculaire de Vienne Aurelius Eutychès (9) ou se sévir viennois (desservant du culte impérial) L. Vibrius Eutychès (10).

C/ DEUX TÊTES DE MULET EN BRONZE (Fig. 2)

Toujours dans le même contexte archéologique que précédemment, on découvrit deux têtes de mulet en bronze de très belle facture (h. = 12,5 cm.) qui durent servir d'ornement au siège précité. Ces deux têtes symétriques présentent une grande qualité esthétique, une finesse du détail et de la composition (en particulier le couronnement de feuilles de lierre et la chaîne frontale) qui font songer à une copie romaine d'un original hellénistique, sans doute du I^{er} siècle (11) ; Ces deux pièces entrèrent au musée du Louvre avec la collection Thiers et y sont toujours entreposées (12).

8 - CIL XII, 1806.

9 - Cf. A. PELLETIER, *Vienne Antique*, 1982, p. 238 (épuisé).

10 - CIL XII, 1879. Ceci justifierait la proposition de restitution [vi vir... ?] dans notre inscription rochelaise.

11 - Ces objets figurent dans l'article "Companions of Dionysus" in *The Bulletin of the Cleveland Museum of Art*, septembre 1980, p. 216, fig. 25 à titre de comparaison avec d'autres pièces du même type.

12 - Musée du Louvre, inventaire TW 48-49. Clichés publiés par nos soins dans *La Pierre et l'Écrit*, 1990, p. 226-227 avec l'autorisation de la R.M.N., dépt. 572 et 573, ainsi que dans la CAG 38/1, 1994, p. 150.



Fig. 2
Têtes de mulet
(CAG 38/1, p. 150)

D/ UNE PLAQUE EN BRONZE A THEME BACCHIQUE

(Fig. 3)

Vers la fin du XIX^e siècle, sur les rives du Rhône, sans doute en un point guère éloigné du lieu précédent, on mit à jour une plaque en bronze d'une patine vert sombre décorée en relief (H. : 22 cm; Long. : 13,5 cm.). Cette pièce, qui est exposée au musée gallo-romain de Lyon, était probablement encastrée dans un support à décor symétrique. Elle présente deux cassures et une bordure figurant des perles.

Le décor principal de cette plaque en bronze est formé du groupe Bacchus-Silène, ce dernier barbu et muni d'un thyrses, appuyés l'un sur l'autre. Au dessus du groupe figurent trois bustes : à gauche, Diane chasseresse et son carquois, au centre, une tête radiée (Sol ?), à droite, une tête féminine voilée (Juno ?). Le modelé de ces bustes est plus maladroit que celui du couple bacchique. Selon Mme Stéphanie Boucher, cette plaque pourrait avoir fait partie d'un décor de char du fait d'une parenté de ces ornements avec ceux des chars thraces (groupes dionysiaques et figurations de conceptions funéraires) (13). Quoi qu'il en soit, une influence orientale se fait à nouveau sentir dans cet autre contexte archéologique.



Fig. 3
Groupe bacchique
(CAG 38/1, p. 152)

13 - S. BOUCHER, *Bronzes antiques du Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon*, t. 1, 1976, p. 36-37 et fig. n° 29.

E/ DES SCULPTURES ANTHROPOZOOMORPHES INÉDITES (Fig. 4)

A l'occasion d'une visite d'enquête aux Roches-de-Condrieu dans le courant de l'année 1987, M. Poulet nous fit savoir qu'il avait mit au jour sur les bords du Rhône (lieu-dit La Sparterie) quelques années auparavant, des pans de murs en pisé de forme pyramidale ainsi que des débris de tuiles à rebors et un lit de galets aménagé vraisemblablement pour faciliter l'écoulement des eaux.

Outre des pièces de monnaies et des tessons de poteries romaines, il dégagca deux blocs de pierre sculptés à figures humaines et animales.

Malgré l'effritement de la roche, on distingue clairement sur l'un des deux blocs (H. : 29,5 cm, L. : 23 cm, Long. : 23 cm) le visage très abimé d'un femme reconnaissable à sa coiffure munie d'une raie médiane, sans doute de style gaulois. Sur la face latérale droite, on identifie une sorte de volatile dont les pattes ont été tronquées par la dégradation de la roche (coq de bruyère ?).

L'autre bloc de pierre (H. : 22 cm, L. : 28,5 cm, Long. : 26 cm) présente le visage austère d'un homme vu de profil gauche avec cheveux courts et nez busqué. Son type semble égyptien ce qui n'est pas sans intérêt. Face au visage, une inscription verticale peu lisible : E(...) IACIN(tos ?). Sur le côté latéral droit, en deux registres superposés, un cheval en marche et un petit crocodile rampant de couleur verdâtre. Enfin, sur la face opposée, un chien couché regardant droit devant lui.

Ces deux blocs ont été interprétés comme des fragments d'un fronton de porte. Leur origine antique ne fait aucun doute. Nous ne sommes probablement pas très éloignés du lieu des trouvailles de 1861; fait troublant, le crocodile et le visage "égyptien" d'un des blocs présentent une certaine analogie avec les thèmes du vase alexandrin. Nouvelle influence orientale sur un même domaine rural ? D'autant que les crocodiles n'ont jamais été enclins à hanter les rives du Rhône...

La tradition veut que ces lieux aient été partie intégrante d'une antique "ville de Sabion" dont on aurait retrouvé des vestiges sous Charles VII au XV^e siècle ! Les colonnes d'un ancien temple et des casques romains auraient été exhumés en 1820 dans ce secteur décidément bien pourvu en antiquités (14).

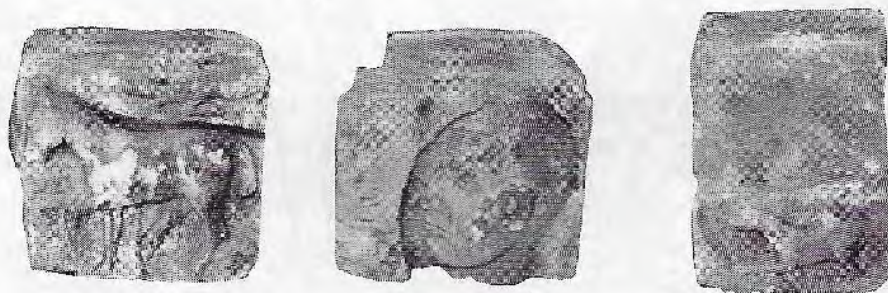
14 - J. FLACHIER, *Les Roches de Condrieu il y a cent ans*, 1924, t. 2, p. 8-9.

Quoi qu'il en soit, les rives rhôdaniennes des Roches-de-Condrieu ont connu une occupation romaine de qualité à en juger par les découvertes du XIX^e siècle (du vase alexandrin aux têtes de mulet en bronze en passant par la plaque à thème bacchique). Trahissent-elles certains courants commerciaux ou bien l'opulence d'un notable, vétéran d'une légion orientale, installé en ces lieux? En outre, il est possible que l'implantation humaine ait été favorisée par un niveau fluvial antique inférieur à celui que nous connaissons de nos jours, opinion émise à l'occasion des fouilles archéologiques préalables à la construction de la centrale E.D.F. de Saint-Maurice-l'Exil (15).

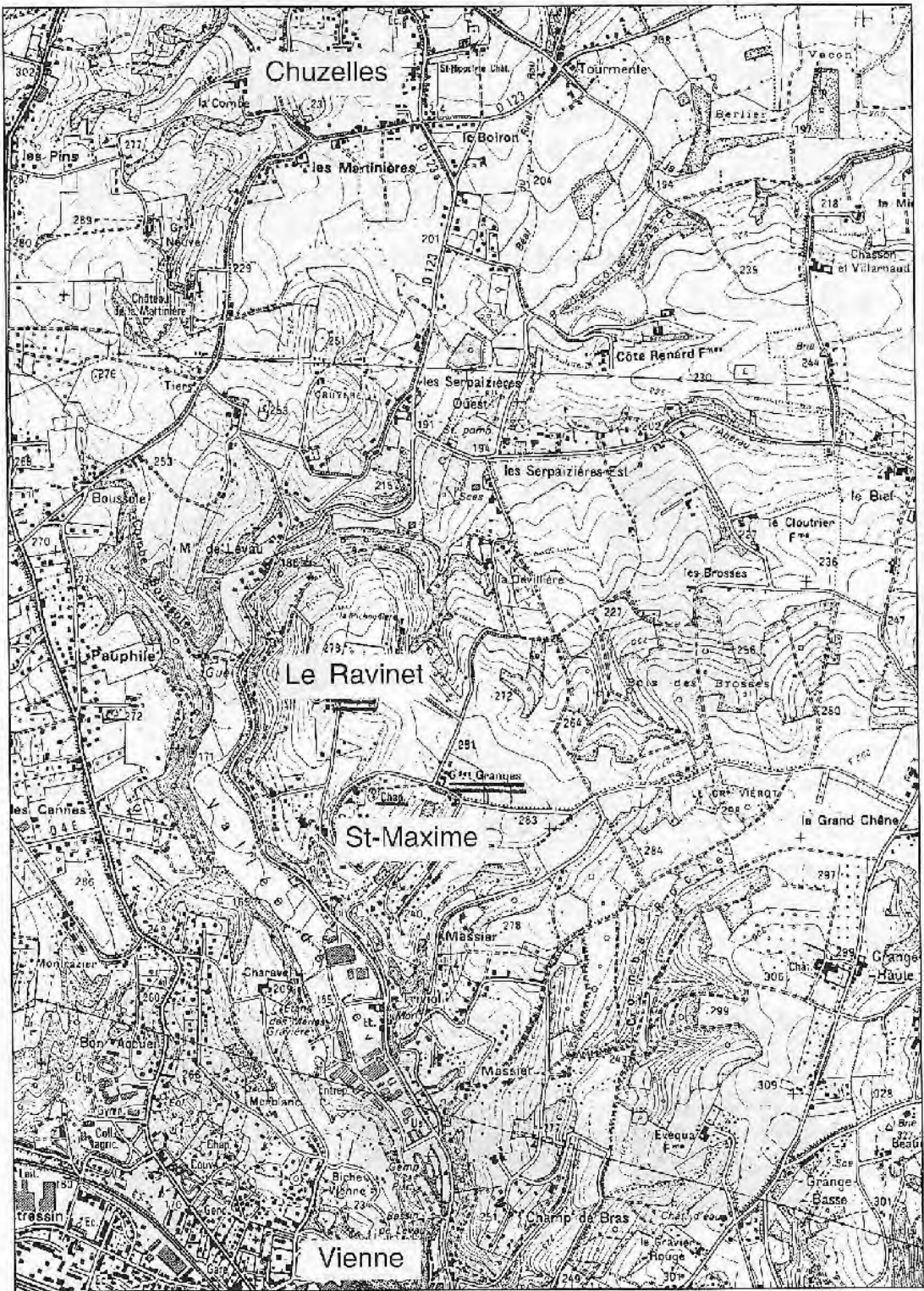
Malheureusement, le réaménagement des berges du Rhône opéré par la C.N.R. ne nous permettra sans doute pas d'en savoir davantage.



Fig. 4
Sculptures anthropozoomorphes
(Clichés F. DORY, CAG 38/I, p. 152)



15 - Cf. à ce sujet F. DORY, contribution à l'inventaire des sites gallo-romains du Bas-Dauphiné, *La Pierre et l'Écrit*, 1990, p. 229 et CAG 38/I, 1994, p. 117.



UN DOMAINE DE BOURGEOIS VIENNOIS

**De la fin du XVI^e au début du XIX^e,
histoire d'un lieu-dit
LE RAVINET à CHUZELLES**

par Gilbert ROCHE

Si, comme en témoignent les cartulaires de Saint-André-le-Bas et de Cluny, l'existence de quelques lieux-dits situés sur le territoire actuel de la commune de Chuzelles (Tiers, St-Maurice, les Brosses) est attestée à plusieurs reprises, dès la deuxième moitié du IX^e siècle et la première moitié du X^e, il n'en est pas de même pour certains autres d'origine beaucoup plus tardive. Tel est le cas du lieu-dit Le Ravinet dont on chercherait en vain le nom sur la carte de Cassini dressée de 1683 à 1744. Il faudra attendre le cadastre de 1824 établi pour la commune par Jomard, géomètre, et Ferdinand Billon, arpenteur, pour que ce lieu-dit fasse son apparition officielle dans la représentation cartographique de la commune.

Le Ravinet est situé au nord de la chapelle St-Maxime, sur le replat d'un mamelon s'élevant à 278 m. d'altitude, aux confins nord-est de Vienne et de Chuzelles. Il fait partie aujourd'hui du hameau de St-Maxime auquel le saint patron de la chapelle a donné son nom. Le territoire de ce hameau s'est, semble-t-il, constitué par détachement du territoire de Massier qui fait actuellement partie de Vienne, mais dont la délimitation s'étendait autrefois beaucoup plus au nord, puisque certains de ses habitants acquittaient l'impôt de la taille sur Chuzelles.

La maison du Ravinet existe encore à l'heure actuelle et se signale par deux particularités, l'une ayant entraîné l'autre. Sa situation en sommet de colline la distingue des autres domaines des XVI^e et XVII^e siècles qui ont été édifiés soit en fond de cuvette, soit à mi-pente des côteaux. Cette position très exposée aux vents dominants est à l'origine de ce qui constitue une sorte de curiosité architecturale : un grand

mur de façade avec fronton triangulaire classique qui dépasse les parties basses de la toiture pour la protéger du vent du sud.

La configuration des lieux avec une pente très marquée du côté de Levcau, la proximité du Mont Salomon, l'existence d'un ancien chemin en boucle autour du sommet de la colline en forme arrondie, la proximité d'une source, pourraient, en toute prudence, suggérer l'hypothèse d'une occupation beaucoup plus ancienne du site. Les toutes premières pièces manuscrites des archives communales permettent de déterminer qu'à la fin du XVI^e siècle, le plateau de St-Maxime qui fait partie de la paroisse de St-Hippolyte (1) est partagé en deux grands domaines appartenant à des "forains", c'est-à-dire à des propriétaires qui ne résident pas en permanence à Chuzelles.

Ces documents, parfois incomplets et difficiles à dater concernent l'imposition, les frais y afférents et un emprunt. L'un d'eux fait apparaître le nom d'honeste Jehan Ravinel, immédiatement suivi du nom du propriétaire du domaine voisin, François Arnaud. En 1597, c'est le nom de Claude Ravinel qui est mentionné, accompagné de l'indication de la profession de ce Viennois : marchand.

Jehan et Claude Ravinel occupent un rang assez officiel pour qu'en mai 1598 le premier soit commis par Messire Faure, Châtelain de la Communauté, pour se substituer à lui au moment de la signature d'une pièce relative aux réparations à entreprendre dans le lit de la Sévenne suite à des inondations. Quant au second, il représente la famille Debourg ou de Bourg, propriétaire de la maison-forte de St-Maurice et d'un vaste domaine attenant. Ce rôle officiel se trouve confirmé en mars 1599 ; Jehan Ravinel, à titre de syndic, représente les "forains", notamment lors des assemblées paroissiales qui sont amenées à prendre nombre de décisions intéressant la vie administrative de la communauté.

En 1605, Jehan Ravinel et son voisin François Arnaud figurent sur le rôle de la taille pour des sommes respectives de 15 et 13 livres. Fin octobre 1611, Jehan Ravinel se rend à l'assemblée qui se tient "au lieu de Villette, à l'issue de la messe paroissiale dudit lieu sur les neuf heures du matin". Messire Duprat, Messire Leonard Piot, Messire Claude Mathieu, tout trois procureurs à Vienne, Martin Simonin, marchand, assistent également à cette réunion. Il s'agit d'y désigner des "personnes capables" qui participeront "à la vérification et réduction des

1 - Le territoire de Chuzelles fut longtemps composé de deux paroisses distinctes : St-Hippolyte et St-Maurice

dettes des communautés..." qui constituent un des problèmes financiers permanents aggravant les charges des villages. Jehan Ravinel, pour sa part, se contentera d'exprimer l'avis "que l'on nomme celui que bon semblera, pourvu qu'il ne soit suspect...".

On peut situer entre fin 1611 et 1625 le décès de Jehan Ravinel. En effet, à partir de 1626 c'est Dame Ypollitte (sic) Girardon, sa veuve, qui s'acquitte de la taille pour la somme de 9 livres 4 sols.

Entre 1628 et 1633, on voit croître le montant de l'imposition de la Dame Girardon (12 livres en 1628, 24 en 1632, 32 en 1633). On voit aussi se creuser la différence avec l'imposition qui pèse sur le domaine voisin de Jean Arnaud (12 livres en 1628, 31 en 1632, 44 en 1633). Faut-il déduire de ces chiffres que Jean Arnaud agrandit ses propriétés, alors que la superficie du domaine de Dame Girardon ne s'accroît pas ?

Le parcellaire de 1634 permet de se faire une idée plus précise de ce domaine et de sa contenance. C'est en octobre que la veuve de feu Sieur Jehan Ravinel signe de son nom de jeune fille la "désignation des fonds" qu'elle tient et possède dans le mandement de Formont et Serpeze, "désignation faite en suite de l'ordonnance de Monseigneur du Tallon du vingt septième de septembre 1634" (2).

Le domaine comprend "un grangeage consistant en maison, étables, four, jardin et verger, contenant environ trois bicherées" (3), divers terrains tant en terre que vieroze ou pré, un petit bois d'une bicherée en Leveau, "plus une vigne... avec une petite maisonnette dedans, contenant environ vingt fosserées...". En fait il s'agit d'un domaine relativement modeste dont on peut approximativement évaluer la superficie à environ une douzaine d'hectares. Les fonds appartenant à la noblesse sont d'une tout autre ampleur. Les deux plus petits domaines cités par J. Mayoud s'étendent sur une quarantaine d'hectares (4).

Ce parcellaire va rester en vigueur pendant 35 ans et le 19 juin 1667 les habitants de Villette, Serpaize et Chuzelle estiment en assemblée paroissiale qu'ils "ont trouvé à propos qu'il est nécessaire de faire

2 - Cette ordonnance marque en Dauphiné la fin d'une longue querelle durant laquelle noblesse et tiers état se sont opposés sur le mode d'imposition. Elle introduit un système de "taille réelle", établie sur les biens possédés.

3 - Ancienne unité de mesure donnée pour 1520 ou 1540 m².

4 - J. Mayoud : Notice sur Chuzelles, Vienne, 1891, p. 39.

procéder à la rénovation du parcellaire dudit mandement...". La confection de ce nouveau document ne va pas sans quelques difficultés et nécessite plusieurs autres assemblées durant l'année 1668. La tâche est confiée au Sieur Samuel Simond de la Côte-Saint-André et le 29 janvier, ce n'est pas le greffier en titre de la communauté qui signe l'acte d'assemblée, mais son substitut, un certain Ravinel...

Ravinel suit de près les affaires locales. Début janvier de cette même année 1668 par exemple, une difficulté surgit, lorsque Balthazard Josserand refuse d'effectuer la collecte de la taille pour laquelle il avait été choisi en assemblée, "comme le plus haut en cote, capable et solvable". Il fait produire "un certificat fait par le Sieur Tournier, docteur médecin" qui établit qu'il est "fort incommode de sa personne". Le propriétaire de ce qui va devenir le Ravinet participe alors à une assemblée de forains qui, pour régler ce problème, nomment le viennois Jean Boissat.

En 1673, les registres paroissiaux font apparaître la présence de la famille Ravinel à Chuzelles. Le 1^{er} août 1673, le curé Mury baptise Anthoine Vaugelet, fils d'Anthoine Vaugelet, autre bourgeois viennois, propriétaire de deux domaines, dont celui de la maison-forte de Saint-Hippolyte. Le parrain n'est autre qu'Anthoine Ravinel et "la marraine damoiselle Hyppolitte (sic) Ravinel, tous deux de la ville de Vienne".

Le 6 janvier 1677, Anthoine Ravinel assiste, toujours en qualité de parrain, au baptême d'Anthoine Mugnier. Et, comme on fait souvent appel au parrainage de riches bourgeois, qui de leur côté ne dédaignent pas d'y répondre, il assure encore ce rôle le 6 septembre et le 30 novembre 1678 pour Anthoine Pré et Anthoine Pichon, ce dernier étant le fils d'un berger du voisinage. Mais c'est aussi en tant que père, qu'Anthoine Ravinel se rend à l'église de St Hippolyte pour des cérémonies de baptême. On peut imaginer que son épouse, Claudine Conan, est venue passer quelques jours ou quelques semaines à la campagne avant de mettre au monde Pierre et Mathieu, baptisés respectivement le 13 juillet 1677 et le 7 avril 1679. On notera que pour rendre compte de la première cérémonie l'écriture du prêtre de la paroisse, le curé Mury, s'est faite particulièrement ample, comme pour donner plus de solennité à l'événement et s'adapter à la qualité des personnes présentes. Le parrain, Pierre Reventin et la marraine, Anne Scrvan appartiennent en effet à de grandes familles viennoises et Pierre Reventin occupe des fonctions officielles.

En 1677 encore, une demoiselle Ravinel prend part à une fête de "renage" du saint patron de l'église. Au cours de ces fêtes, des titres royaux sont accordés à celles et ceux qui font les dons les plus importants pour la cire blanche des cierges et le pain bénit. Mdle Ravinel se trouve en compagnie de Mdle Madelaine (sic) Vaugelet et de Mdle Marie Verdier, dont le nom de famille est devenu, lui aussi, nom de lieu-dit de la commune de Chuzelles... Anthoine Ravinel, pour sa part, met à profit sa présence dans le village pour poursuivre son activité dans les affaires "civiles". C'est ainsi qu'il assiste, le 10 octobre 1677 à une assemblée qui doit délibérer des frais entraînés par "les aides et fournitures de fourrage" à accorder, par ordre de l'Intendant du Dauphiné, aux communautés de Bourgoin et Morestel où séjournent en quartier d'hiver une compagnie de cavalerie et une compagnie de dragons.

Le registre de la taille de 1680 semble montrer que le domaine voisin est passé aux mains de Sieur Jean Servan qui est imposé d'une somme de 80 livres, tandis qu'Anthoine Ravinel devra régler la somme de 46 livres qui le met au 7^e rang des "forains" payant la taille pour leur domaine chuzellois.

Une rupture dans la série des registres d'imposition empêche de situer précisément l'année exacte pendant laquelle le domaine d'Anthoine Ravinel passe à ses héritiers. C'est en tous cas un fait acquis en 1688 et, en 1690, on apprend le nom du granger qui, jusqu'à cette date, n'était pas désigné autrement que par sa fonction. Il s'agit de Noël Faure.

C'est après plus d'un siècle, entre 1709 et 1715, que le domaine qui nous intéresse connaît une mutation importante. Il devient propriété des Peyrard de Vienne. Mais Jean-Baptiste Peyrard, meunier, ne s'est pas contenté d'acquérir les terres des héritiers Ravinel, il a également acquis les terres voisines du plateau de Saint-Maxime et, si les registres de la taille des années qui suivent n'indiquent toujours pas le nom des grangers, il y est fait une très nette distinction entre le granger à Saint-Maxime et le granger "chez Ravinel". Cette dernière mention constitue le premier pas qui va mener vers la dénomination d'un nouveau lieu-dit. En même temps, la différence entre l'écriture du "l" final et la lecture possible d'un "t" s'estompe. On sait du reste que l'orthographe des noms propres à cette époque est largement tributaire des effets cumulés de la prononciation du franco-provençal, de la fatigue du greffier lors d'écritures répétitives et enfin d'une conception moins rigoureuse et moins scrupuleuse que la nôtre du respect dû aux noms

de famille.

Quoi qu'il en soit, en 1716, l'acquisition de ces deux domaines assure au Sieur Peyrard la deuxième place dans la liste des contribuables viennois possesseurs de fonds à Chuzelles.

Entre 1725 et 1727, survient le décès de Jean Peyrard et les domaines restent aux mains de son épouse.

On aurait pu attendre des documents de 1739 qui indiquent parallèlement la superficie de "terres labourables ou incultes possédées actuellement par les habitants" et le nombre de "moutons et brebis que chacun d'eux peut nourrir eu égard à la quantité de terres qu'ils possèdent", et ce en application "du règlement général fait par les commissaires pour la Réformation des Bois de la province du Dauphiné du 15^e octobre 1731", qu'ils nous apportent quelque lumière sur l'étendue des domaines de la Demoiselle Veuve Peyrard. Il n'en est rien et les huit ans qui se sont écoulés entre le règlement et son application, la présence dans les archives de deux brouillons de délibération et surtout l'existence de trois documents dont deux officiels signés à deux jours d'intervalle en novembre 1739 et portant des renseignements différents, laissent à penser que la procédure a été pour le moins délicate. Selon la première estimation, la Veuve Peyrard possède un domaine de 275 bicherées en terres labourables ou incultes, soit environ 42 hectares et peut entretenir 120 moutons ou brebis; selon la deuxième, deux domaines de 70 sétérées, soit environ 27 hectares et le nombre de moutons autorisés s'élève à 70... On peut tout au plus admettre que les difficultés d'estimation ont été grandes et/ou que le parcellaire de 1668 a besoin d'être revu. Il n'en reste pas moins que la propriétaire du domaine "chez Ravinel" occupe dans les deux états dressés la quatrième place quant à l'étendue des terres.

LES RELIGIEUSES DE SAINT-BERNARD ACHETENT DEUX RUELLES EN 1641

par Renée BONY

L'installation de nouveaux couvents au XVII^e siècle va légèrement bouleverser la topographie de certains quartiers. Les couvents ne se satisfont guère des quelques maisons achetées lors de leur arrivée et acquièrent rapidement des parcelles autour de ce noyau central. Des problèmes annexes vont être soulevés : les ruelles qui n'accédaient qu'à des jardins appartenant à différents particuliers, n'auront plus aucune signification quand toutes ces parcelles seront vendues à un même couvent. Il leur faut demander alors l'autorisation des consuls pour inclure ces passages devenus inutiles dans leur clos.

Le premier problème de ce genre concerne le couvent de Saint-Bernard arrivé dans Vienne en 1630. Les religieuses s'inquiètent de deux ruelles qui divisent leur jardin. Depuis leur établissement, les achats de parcelles s'étaient en effet multipliés; elles essaient de les regrouper autour du noyau initial des deux maisons d'Antoine de Serre, rue Cuvrière. Elles développent leur couvent par l'acquisition de jardins du côté de la place des Capucins. Or, ces parcelles appartenaient à l'origine à différents particuliers et des ruelles servaient alors de voies d'accès. Les religieuses devenues propriétaires - en majorité des jardins - ne comprenaient plus l'utilité de ces ruelles et demandent aux consuls la suppression de deux ruelles; le 11 septembre 1641, elles offrent de payer 150 livres pour les enclore dans leur propriété, ce que la ville leur refuse au début, quelques habitants s'y opposant. Il n'y aura pourtant aucun conflit durable, car un contrat est passé entre les consuls et les religieuses de Saint-Bernard, seulement quatre jours après leur demande. Si les conditions d'entente restent presque inconnues, seul l'inventaire des titres signale ce contrat qui, depuis, a disparu des archives municipales. La déclaration des biens de la communauté pour l'amortissement de 1689 indique pourtant cette vente des deux ruelles dans l'article 6 pour la somme de 200 livres, soit 50 livres de plus que prévues par les religieuses.

Une quittance du 5 mai 1643 présente un intérêt particulier, car elle lève toute ambiguïté et permet d'affiner nos connaissances : la maison et le jardin appartenant aux sœurs sont délimités avec une grande précision : au sud, ils sont longés par la rue Valine, la montée Timon actuelle; au nord, il y a la rue appelée du Raffort (ou Rafort) et, à l'est, une petite rue appelée du Chassal (ou Chasal). Un détail supplémentaire intéressant apparaît : ces deux ruelles "se trouvent maintenant closes et servent aussi le jardin et lad cour des dames". Cette parcelle nouvellement acquise est située dans la paroisse de Saint-Blaise, dénomination fort ancienne, car le nom de paroisse Saint-André-le-Haut est beaucoup plus usité à l'époque. Ces deux ruelles correspondent à celles réclamées par les religieuses.

La requête des religieuses pour l'achat des ruelles se fait avant même que les parcelles les longeant ne soient officiellement acquises. L'une d'elles n'est vendue que le 16 septembre 1643, soit le lendemain du contrat passé entre les Bernardines et les consuls. Dans l'acte de vente, l'une des ruelles est déjà indiquée comme étant "acquise par lesd. dames de lad. ville de Vienne". Il est possible qu'il y ait eu une promesse de vente établie devant notaire et perdue depuis. De même, le tènement de jardin séparé par la ruelle du Chasal à l'est de la parcelle acquise le 16 septembre n'appartient pas aux sœurs avant cette date.

Cette vente de ruelles intéresse les deux parties, les consuls et les religieuses, les uns y gagnant quelques livres et les autres y gagnant à voir leur intimité plus protégée.

LES URSULINES REPOUSSENT UNE RUELLE QUI PARTAGEAIT LEUR ENCLOS AU XVII^e SIECLE

par Renée BONY

La constitution d'un vaste enclos religieux dans la Vienne du XVII^e siècle pose quelques problèmes : en effet, les religieux achètent quelquefois des parcelles de l'autre côté d'une ruelle et il est évident qu'ils n'apprécient guère cette situation inconfortable. Comment protéger son intimité et profiter de maisons ou de jardins proches ? Les ursulines arrivées en 1619 s'installent en face de l'abbaye de Saint-André-le-Haut, sur les hauteurs de Vienne. Pendant plusieurs décennies, elles acquièrent maisons et jardins au point que leur couvent s'étend en partie jusqu'au couvent des Carmes. Mais une ruelle traverse leur enclos du nord au sud, entre les rucs du Collège et de la Charité (noms actuels). Il est impossible de supprimer ce passage, aussi les ursulines proposent-elles de rectifier le tracé de la ruelle.

Une lettre adressée aux consuls, non datée, expose les raisons particulières des religieuses pour la transformation du tracé d'une ruelle. La maison achetée de Jacques Marcher est séparée du "monastère par la ruelle de Malissolc qui a son issue à la Grande rue des haies et la porte de pipet, et a la rue appelée de la Chevrerie tendante aud. Saint-André. Les supp^{tes} (suppliantes) ne peuvent joindre lad. maon (maison) a leurd. monastere ny establir la closture a laquelle la religion les oblige... A cet egard meme que les maons (maisons) qui aboutissent a lad. ruelle" appartiennent aux religieuses. Leur argumentation est triple : la ruelle coupe leur enclos; la ruelle est un lieu de réunion malsain; supprimer la ruelle serait une mesure d'hygiène car elle sert de poubelle publique.

Le 16 février 1674, la ville et les religieuses signent un protocole d'accord pour repousser la ruelle qui traverse leurs jardin et enclos. Les Ursulines conviennent pour leur part de percer une autre rue. L'acte précise que cette nouvelle ruelle s'allongera sur vingt trois toises (= 45 mètres), pour une largeur de six pieds; elle passera sous une voûte de six à sept toises de largeur qui permettra aux sœurs de passer du clos à la maison acquise de Jacques Marcher; à l'abri des regards, elle commencera près de cette maison, longera le jardin des Carmes et ira aboutir à l'impasse appelée du Bureau, proche de la rue Chèvrecerie. Les religieuses promettent de la faire paver et de la mettre en état. De plus, la taille taxant leur enclos sera rejetée sur une vigne hors de Vienne et une maison dans le quartier de Saint-Martin.

Les Ursulines sont aussi amenées à aménager une autre voie de moindre importance qui entaillait leur enclos. L'article 5 d'une reconnaissance de rentes par les religieuses en 1751 rappelle qu'au nord d'une maison leur appartenant, il y avait jadis une "place ou estoit une rue orbe (voie sans issue) fermée par la porte des voitures desd. dames". Ce détail, bien que secondaire, montre que les nombreuses impasses du Moyen Age disparaissent peu à peu sans intervention officielle.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur, Directeur du Centre de Recherches Archéologiques †
M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées
M. François LEYGE - Conservateur du Musée de St-Romain-en-Gal
M. Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur

Vice-Présidents : M. Paul BLANCHON - Professeur - Vienne

M^e Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne

M. François RENAUD - Professeur

Secrétaire Général : M. Pierre GIRAUDO

Trésorier : M. François BLANCHARD †

Trésorier-adjoint : Mme THEVENET

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^e Jean ARMANET - Notaire - Vienne

M. Franck DORY - Professeur

M. Roger DUFROID - Retraité - Vienne

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-lès-Vienne

Mme Michel GUILLOT - Saint-Romain-en-Gal

M. Philippe MARET - Professeur

M. Jean MELMOUX - Université - Lyon III

M. Jean PERRIOLAT - Retraité - Vienne

Mme Maurice SEGUIN - Vienne

M. SONDAZ - Vienne

M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne †

Sauvegardes et interventions

- 1907 — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909 — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative, qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920 — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922 — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre romain.
- 1928 — Dégagement et achèvement de la façade de Saint-André-le-Bas pour l'achat, puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938 — Résurrection du Cloître de Saint-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier Mme GUILLEMAUD, qui cède les colonnes.
- 1958 — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967 — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place Saint-Pierre et du site de Saint-Romain-en-Gal.
- 1977 — Sauvegarde du mobilier du Musée.